

JAN PHILIPP REEMTSMA

CONFIANCE ET VIOLENCE

Essai sur une configuration
particulière de la modernité

nrf essais

GALLIMARD

DU MÊME AUTEUR

DANS LA CAVE, traduit de l'allemand par Léa Marcou, Pauvert, 2000.

nrf essais

Jan Philipp Reemtsma

Confiance et violence

Essai sur une configuration
particulière de la modernité

*Traduit de l'allemand par
Bernard Lortholary*

nrf

Gallimard

Reemtsma, Jan Philipp (1952-)

Sciences sociales : sociologie et anthropologie :
interaction sociale ; processus sociaux ; comportement social ;
institutions sociales et comportement culturels.

*The translation of this work was supported by a grant from
the Goethe-Institut which is funded by the German Ministry
of Foreign Affairs.*



Titre original :

VERTRAUEN UND GEWALT
VERSUCH ÜBER EINE BESONDERE KONSTELLATION DER MODERNE

*Hamburger Edition, 2008.
Éditions Gallimard, 2011, pour la traduction française.*

« Confiseur ! Confiseur ! — Confiseur ! »
Qu'est-ce que l'être humain et que peut-il advenir de lui ?

E. T. A. HOFFMANN
Le Casse-noisettes et le roi des rats

Je me sentais libre !

JEAN RENOIR
Le Testament du docteur Cordelier

Les petits enfants n'aiment pas se l'entendre dire...

SIGMUND FREUD
Le Malaise dans la civilisation

Préambule

C'est une tradition des sciences sociales que de s'interroger de façon récurrente sur les conditions et les particularités de la voie spécifique empruntée par la modernité et, selon les préférences du théoricien qui entreprend ce questionnement, l'accent est mis tantôt sur la rationalité, tantôt sur la différenciation fonctionnelle, etc. La présente étude s'inscrit dans cette tradition et elle est consacrée à un sujet que son auteur estime négligé : celui des rapports entre confiance et violence. Elle aborde pour cela principalement trois questions. Premièrement : comment en est-on arrivé à cette spécificité de la modernité, c'est-à-dire de cette configuration culturelle européenne et transatlantique issue des crises des *xvi^e* et *xvii^e* siècles et qui la distingue apparemment de toutes les autres configurations culturelles, à savoir son besoin spécifique de légitimer le recours à la violence ? Deuxièmement : comment cette modernité parvient-elle à concilier ce besoin de légitimation, et l'image qu'elle se fait d'elle-même sur sa voie vers un avenir où la violence serait le plus réduite possible, avec la violence effective qu'elle exerce ? Troisièmement : pourquoi les excès de violence du *xx^e* siècle, s'ils ont certes gravement entamé l'image que la modernité a d'elle-même, ne l'ont — pour le moment — pas amenée à se détourner avec un haussement d'épaules de sa voie spécifique ?

Cette étude ne veut pas écrire une nouvelle sociologie de la modernité, elle ne ressortit pas non plus à la discipline historique. Elle se sert de quelques résultats de l'historiographie et de la sociologie, mais, pour exposer ce qu'elle entend par

« confiance », elle a dû nécessairement s'engager sur des voies qui lui sont propres, car le débat sociologique extrêmement intéressant autour de ce concept reste encore des plus disparates. De même, à propos de la phénoménologie de la violence corporelle, ou encore des rapports entre pouvoir et violence, elle a pu partir de ce qui existe, mais sans en rester là. Cette étude est de ces travaux qui changent l'éclairage, qui braquent en quelque sorte les projecteurs sur un terrain connu mais d'une façon nouvelle, et veulent ainsi faire ressortir des zones restées dans l'obscurité, modifiant les ombres portées, etc., et montrant qu'on peut aussi voir le terrain autrement qu'on y était habitué. Elle n'entre pas en concurrence avec d'autres regards sur la modernité, elle les complète.

Elle ne recourt pas pour ce faire à une méthodologie spéciale, mais à une technique descriptive. De vastes survols alternent avec une concentration sur des détails. Le traitement du détail est nécessairement éclectique : j'ai choisi ce qui permettait le mieux de faire ressortir l'intention de mon analyse. Le regard sur le détail tente de compenser ce que la vue d'ensemble a inévitablement de trop schématique. Si les réflexions sociologiques et le matériau d'exemples historiques sont complétés par des analyses philologiques, on voudra bien ne pas en tenir rigueur à un auteur qui est philologue à l'origine. Ni du fait qu'il se réfère à de nombreux livres publiés par Hamburger Edition, la maison d'édition du Hamburger Institut für Sozialforschung. Ce n'est pas un hasard, puisque cette étude aussi est issue des recherches menées au sein de cet Institut. C'est aux discussions menées là pendant des années que je dois d'avoir entrepris ce travail et que je dois aussi qu'il ait pu avancer. Je suis particulièrement redevable aux discussions menées dans le secteur « Théorie et histoire de la violence » sous la direction de Bernd Greiner, mais je ne saurais passer sous silence d'autres secteurs encore : « La société d'Allemagne fédérale » (Heinz Bude) et « Nation et société » (Ulrich Bielefeld). Je dois beaucoup aux discussions avec Regina Mühlhäuser et Gaby Zipfel sur le problème de la violence sexuelle, avec Wolfgang Kraushaar sur le terrorisme moderne, avec Michael Wildt sur violence et opinion, et à Martin Bauer, qui s'est donné la peine de relire intégralement le manuscrit avant la mise au point finale et qui m'a indiqué une série de passages demandant à être précisés.

La lectrice ou le lecteur pourra s'étonner de la fréquence avec laquelle je me réfère à mes propres travaux en rapport avec le sujet, si bien que je suis l'auteur qui tient le plus de place dans la bibliographie. J'aimerais que l'on me croie quand j'affirme qu'il ne s'agit pas de pur narcissisme. La présente étude est aussi le fruit de pensées que j'ai mises par écrit au cours des années écoulées et qui sont ici poursuivies, parfois corrigées, parfois tout simplement reprises. Le livre étant finalement déjà plus gros que prévu, je ne pouvais pas à chaque fois entrer autant dans les détails que dans les articles et les conférences des années passées. Si l'on souhaite approfondir tel ou tel sujet, on pourra donc se reporter aux contributions citées.

Il me reste à adresser des remerciements tout particuliers à Hamburger Edition, où a paru la première édition de ce livre ; à Birgit Otte, directrice de Hamburger Edition, qui a assuré non seulement l'édition de nombreux livres auxquels j'ai eu recours, mais aussi l'édition de celui-ci ; à Jürgen Determann et Hannes Sieg, dont le travail de presse et de diffusion a permis que la première édition soit bientôt suivie, au printemps 2008, d'une édition brochée.

Introduction : l'énigme

« Comment c'est seulement possible ? » disait ma mère.

WALTER KEMPOWSKI
Tadellöser & Wolff

« Plus tard, mon œuvre aura vraisemblablement rétréci jusqu'à se réduire à la fameuse phrase "Comment c'est seulement possible ?" et ce n'est déjà pas mal pour une vie d'homme, un peu comme "je sais que je ne sais rien" », notait Walter Kempowski dans son journal, le 5 mars 1990¹. Jolie combinaison que celle de cette question avec l'aphorisme socratique. Mais à cette célèbre question, est-il d'ailleurs possible de répondre autrement que ne le fait le roman, à savoir de façon déictique ?

« "Comment c'est seulement possible ?" disait ma mère. "J crois qu'on va rentrer" »²

Chaque ouvrage historique a, comme chaque roman, sa *deixis* propre, aucun n'embrasse la complexité de ce qui est arrivé, cela vaut pour toutes les époques et c'est banal — même si les banalités de ce genre demandent toujours à être rappelées. Dans *Tadellöser & Wolff* de Kempowski, la question qui a tellement tarabusté non seulement l'historiographie, mais nos certitudes civilisatrices — comment a-t-on bien pu « en arriver là » ? — intervient comme une formule récurrente dans la bouche de la mère. Le roman montre comment ce qui nous apparaît comme extrême, comme une rupture extrême avec la normalité, et qui ne saurait nous apparaître autrement,

pouvait — et, principe général: peut — être vécu comme la parfaite normalité. Et c'est précisément pour cela que c'était — que cela devient — « possible ». Y a-t-il davantage à dire ?

Il faut se demander pourquoi la question persiste avec une telle obstination. Comment se fait-il qu'au début du XXI^e siècle, après la publication de milliers et milliers de pages de recherches historiques, elle resurgisse sous sa forme simplette des années cinquante: comment « des pères de famille tout à fait normaux » ont-ils pu « faire ça »³ ? Laissons de côté ces étonnements réitérés à constater que des gens comme Eichmann ou Höss furent des pères de famille normaux — que peut bien entendre quelqu'un qui dit cela par « tout à fait normal » ? —, l'étonnement tient peut-être à ce que l'idée d'un comportement acceptable de la part de pères de famille a changé. Que la famille ne met à l'abri de rien, voilà qui devrait être à la portée d'un raisonnement normal. Lorsque Schopenhauer, cherchant une formule pour concrétiser par une hyperbole la méchanceté de l'*homo sapiens*, trouva la phrase disant qu'un homme était capable d'en tuer un autre pour cirer ses bottes avec sa graisse, il ajouta qu'il n'était pas sûr qu'il s'agît vraiment là d'une hyperbole⁴. Cette lucidité n'avait pas besoin des expériences historiques du XX^e siècle. Auschwitz fut certes sans précédent — il fallut attendre les Allemands du XX^e siècle pour voir fonder une ville consacrée au massacre —, mais cette absence de précédent ne signifie pas que nous n'ayons pas su depuis toujours que les hommes ont été, à tous les siècles, capables de commettre des atrocités qui nous laissent sans voix. Le nourrisson-dont-on-fracasse-la-tête-contre-un-mur, lecture obligée et récurrente, correspond-t-il à un acte habituel de l'*homo sapiens* ou bien à un fantasme habituel qu'il cultive sur ses semblables ? On est tenté de dire: cela revient au même. Tzvetan Todorov cite des sources sur la *conquista* espagnole où il est question d'hommes qui en tuent d'autres uniquement pour essayer leurs épées après les avoir affûtées sur des galets et pour s'assurer qu'elles ont bien le tranchant souhaité⁵. « On n'a ni le temps ni la curiosité de savoir qui on tue à ce moment. »⁶ Est-il inimaginable que des gens pareils aient fait sauter des enfants sur leurs genoux ? Nous n'avons pas envie de l'imaginer, mais nous savons que cela a été le cas dans toute l'histoire. Personne ne pense sérieusement que le meurtrier, rentrant dans sa famille, ne se lave pas les mains

ni, encore moins, qu'il continue de tuer sous son toit. Mais est-ce que, par exemple, la pensée de ses propres enfants ne devrait pas le retenir de tuer ailleurs ? Effectivement, une telle association d'idées a pu parfois interférer⁷, mais ce ne fut pas la règle et, *fabula docet*, ce fut supportable. Quelquefois, c'est justement la pensée des chères têtes blondes qui motive et aide à tuer, c'est en tout cas sur cette éventualité que mise le chef du 101^e bataillon de réserve de la police, le commandant Wilhelm Trapp⁸. Le xx^e siècle nous fournit en la matière une quantité effrayante d'exemples, mais nous n'avons pas besoin de son histoire pour faire cette constatation aussi déprimante que plausible.

Qualifier de monstruosité sans précédent la tentative de tuer toute la population juive de l'Europe — d'assommer, d'abattre ou d'asphyxier tous les individus et tous les groupes qu'on put attraper —, cela ne veut pas dire que les actes des participants individuels étaient sans précédent. Les acteurs du génocide ne furent pas différents des soldats de César, exterminant littéralement les Usipètes et les Tenthères au mépris du « droit des gens », *ius gentium*, c'est-à-dire, très exactement, du droit international alors en vigueur. Chez ces deux peuples, ils massacrèrent ou noyèrent non seulement les hommes en armes, mais aussi les femmes et les enfants⁹. Cela vaut tout aussi bien pour la « construction du socialisme » en Union soviétique : la dénonciation, qui n'avait jadis caractérisé que des états d'exception comme les proscriptions de Sylla¹⁰ ou bien les exactions paranoïaques d'une société travaillée par la superstition, devint sous Staline non pas une nouveauté, mais un style politique dominant poussé jusqu'à un degré absurde. Cela aussi était sans précédent, mais la dénonciation en elle-même ne l'était pas, ni le dénonciateur désireux de faire son chemin grâce à elle. Sans précédent est un système de camps comme celui que l'Allemagne instaura, en l'étendant surtout à l'Europe de l'Est, et sans précédent est aussi le système du Goulag soviétique ; mais n'est pas sans précédent le type du surveillant de camp, du sadique expérimenté, du tortionnaire qui, un jour ou l'autre, se comporte comme s'il avait tout simplement oublié que ce sont des êtres humains sur lesquels il cogne. « *Cats scratch, dogs bite, men kill* », voilà la formule par laquelle Ruth Klüger m'a un jour résumé la chose ; ajoutant qu'il n'y avait pas lieu de s'étonner, ni rien à expliquer. Alors pourquoi la question de la mère de Kempowski se pose-t-elle si obstinément ?

La formulation du comment-c'est-possible, version pères de famille, est instructive dans la mesure même où elle est manifestement inepte. En s'inspirant de la notion freudienne de « souvenir-écran », on peut dire qu'il s'agit là d'une question-écran. La question cachée derrière l'écran est : comment est-il possible que les meurtriers soient devenus nos pères tout à fait normaux ? Et cette question est une question piège, parce qu'elle nous force à une ambivalence qu'il est psychiquement à peine possible d'assumer et que, moralement, elle nous met en face de questions auxquelles il n'y a peut-être pas de bonne réponse (laissons cela pour l'instant), mais qui en tout cas n'ont pas reçu de réponses satisfaisantes¹¹ — et ce en dépit de toutes les révoltes soixante-huitardes, effectives ou stylisées dans le souvenir, et de toute la littérature de la dernière fin de siècle sur les pères et grands-pères. Mais, là aussi, il faut demander une fois de plus : qu'est-ce qui nous irrite tant ? Car enfin tous les fils et filles d'un père meurtrier ne se sont pas, le sachant, montrés irrités au point de se lancer dans une intense production de théories. Ce que j'ai appelé « ambivalence qu'il est psychiquement à peine possible d'assumer » a une condition absolument nécessaire : il faut qu'il y ait un hiatus moral entre la morale qui légitimait les actes et celle à partir de laquelle nous les jugeons aujourd'hui. Là où une partie, heureusement restreinte, de la génération des petits-enfants fait son nid dans l'histoire en niant l'Holocauste et en scandant « Gloire et honneur à la Wehrmacht », une telle ambivalence n'apparaît pas ; et là où, comme très généralement dans les États successeurs de l'Union soviétique, les meurtres de masse sont considérés comme des crimes « des autres » (par exemple des Russes, en Ukraine) ou bien comme un nécessaire effet collatéral de la modernisation ou de la guerre patriotique qu'on a gagnée, cette ambivalence n'apparaît qu'exceptionnellement¹². Pour d'autres horreurs du xx^e siècle, tout dépend également si les légitimations qui accompagnèrent les actes n'eurent plus cours après eux — voir Hiroshima et Nagasaki¹³. C'est ce qui s'est passé en Allemagne de façon particulièrement radicale, les procès de Nuremberg en furent une condition nécessaire¹⁴ — mais non suffisante, comme l'ont montré les décennies suivantes, jusqu'aux controverses qui ont duré des années à propos des expositions du Hamburger Institut für Sozialforschung sur les crimes de la Wehrmacht¹⁵. Néanmoins, dans les premières années après 1945, la rupture

morale avec l'époque 1933-1945 s'est opérée. Objets de controverses furent régulièrement des aspects de l'effondrement d'une civilisation (l'expression étant encore employée ici tout à fait naïvement), l'appréciation de cet effondrement et les conséquences à en tirer. On aimerait dire : « Objets de controverses furent *seulement...* », face à l'usage historique consistant à idéaliser les meurtres commis par les parents et à en faire des actes d'héroïsme. Le hiatus moral implique aussi de ne pas accepter ce « seulement ».

Cette histoire d'« hommes tout à fait normaux » renvoie aussi à un autre aspect de la question-écran. Le mot « normal » a un sens variable. « Normal » peut vouloir dire : psychologiquement normal, ce n'étaient pas des sadiques au sens clinique, sinon ils auraient continué après 1945, chacun pour son compte¹⁶. « Normal » peut vouloir dire : dans la moyenne typique de l'époque, ce n'étaient pas des fanatiques d'une idéologie, ni des mentalités passées au moule d'une propagande — ce qui est vrai pour la plupart, ne serait-ce qu'à cause de leur âge. Mais « normal » peut aussi vouloir dire : quelqu'un comme toi et moi, et là l'humilité protestante s'incline et dit « amen ». Il est certes fort respectable de douter de son courage moral¹⁷, mais le fait du hiatus moral, auquel nous devons après tout de pouvoir poser ces questions troublantes et beaucoup d'autres, devrait en vérité nous forcer à dire avec insistance que *ce n'étaient pas des hommes tout à fait normaux en ce dernier sens, c'est-à-dire comme toi et moi*. Le critère de normalité a changé, et il me paraît très défendable de le constater et de s'en tenir fermement au critère nouveau (ou reconquis). La réponse à la question « Comment des hommes tout à fait normaux... etc. » est alors la suivante : parce que les critères de normalité peuvent se décaler. Ce qui amène à la question subsidiaire : si vite, si radicalement ?

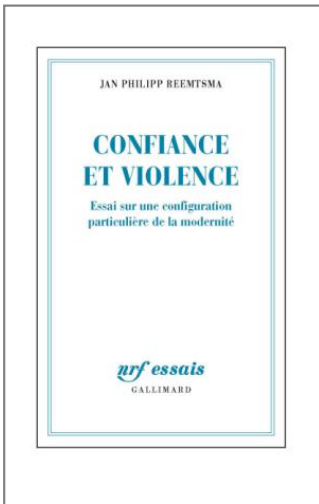
Question pour question : de quelle vitesse, de quelle radicalité parle-t-on ? Celle des années 1933 et suivantes, ou celle des années 1945 et suivantes ? J'incline à considérer la dernière comme la plus étonnante des deux, et j'incline à penser que nous avons tous considéré la dernière comme la plus étonnante. « Une guerre dévastatrice de trente années, qui, du fond de la Bohême à l'embouchure de l'Escaut, des rives du Po aux côtes de la Baltique, dépeupla les pays, piétina les récoltes, réduisit en cendres villes et villages ; une guerre où trouvèrent la mort plus de trois cent mille combattants, qui éteignit pour

un demi-siècle la faible étincelle d'une culture allemande et qui rendit les mœurs qui commençaient tout juste de s'améliorer à l'ancienne sauvagerie barbare.»¹⁸ Est-ce qu'on n'aurait pas pu s'attendre à ce que la description d'une deuxième guerre de trente ans, de 1914 à 1945 — la première aussi eut ses pauses, en tout cas régionales, on la divise traditionnellement en une guerre en Bohême-Palatinat, une au Danemark et aux Pays-Bas, une guerre suédoise et une franco-suédoise —, une description qui aurait mentionné les théâtres cette fois mondiaux, les millions de soldats et de civils morts, les millions de victimes tuées dans les camps, les millions d'expulsés et de réfugiés, les incroyables destructions de villes et de pays, les millions de gens habitués à la mort et à la destruction, n'aboutît nécessairement à constater un déclin peut-être encore plus durable de la culture et des mœurs ? Ce parallèle entre les deux guerres a été fait par Theodor W. Adorno dès 1944, et associé à ce même pronostic : « Comme la guerre de Trente ans, la présente guerre — dont, une fois qu'elle sera terminée, plus personne ne se souviendra quand elle aura commencé — est divisée en campagnes discontinues et séparées par des temps morts : campagnes de Pologne, de Norvège, de Russie, de Tunisie, et invasion de l'Allemagne. Dans le rythme même de cette guerre, dans cette alternance d'actions par à-coups et de cessations complètes des hostilités [...], il y a quelque chose du rythme mécanique qui caractérise la nature des divers éléments du matériel militaire [...] La vie s'est transformée en une suite intemporelle de chocs entre lesquels il y a des trous béants, des intervalles vides et paralysés. Or il n'y a rien peut-être de plus funeste pour l'avenir que le fait qu'à proprement parler bientôt plus personne ne sera en mesure de penser encore à cette guerre, car tout traumatisme et tout choc non surmonté chez ceux qui en reviennent est un germe de destruction à venir. Karl Kraus a bien fait d'intituler sa tragédie *Les Derniers jours de l'humanité*. Ce qui se passe aujourd'hui mériterait de s'appeler *Après la fin du monde*. [...] L'idée qu'après cette guerre la vie pourrait continuer "normalement" ou même qu'il pourrait y avoir une "reconstruction" de la civilisation [*Kultur*] — comme si la reconstruction de la civilisation n'en était pas déjà en elle-même la négation — est une idée stupide. Des millions de Juifs ont été massacrés, et on voudrait que ce ne soit qu'un intermède et non pas la catastrophe en soi. Qu'est-ce que cette civilisation attend de plus ?

Et même s'il y a encore un sursis pour une multitude de gens, peut-on imaginer que ce qui s'est passé en Europe reste sans conséquence, et ne pas voir que la quantité des victimes représente un saut qualitatif pour la société dans son ensemble, un saut dans la barbarie ? Si on répond au coup par coup, c'est une façon de perpétuer la catastrophe. Il suffit de réfléchir au problème de la vengeance des victimes de ce massacre. Si on en tue autant de l'autre côté, l'horreur devient une institution et le schéma pré-capitaliste de la loi du talion, qui depuis des temps immémoriaux n'est plus en vigueur que dans quelques montagnes retirées, se trouve réintroduit à l'échelle élargie de nations entières, qui en sont les sujets sans sujet. Mais si les morts ne sont pas vengés et si l'on fait grâce, alors c'est finalement le fascisme qui, dans son impunité, aura gagné malgré tout et, une fois qu'il aura ainsi montré comme c'est facile, cela recommencera ailleurs. »¹⁹ Dans le *Journal* de Thomas Mann, les 4 et 5 mai 1945, on lit : « Brutalité extrêmement sauvage dans la victoire, gémissements et appel à la générosité et à la décence dans la défaite. Non, ce n'est pas un grand peuple. Speer dit à la radio que jamais pays civilisé n'a été mis dans un tel état. L'Allemagne comme après la guerre de Trente ans. [...] Erika m'a lu un article destiné à *Liberty* sur le châtiement des criminels de guerre, qui semble ne pas devoir être appliqué, tout comme en 1918, dans la mesure où les Russes ne décideront pas de faire des exemples. D'un autre côté, il n'est pas possible d'exécuter un million d'hommes sans imiter les méthodes des nazis. Mais il y en a en gros un million qui devraient être éliminés. »²⁰ Tous deux, Adorno comme Mann, soulignent l'impossibilité de réagir de façon adéquate aux crimes allemands et, à cette impossibilité, Adorno rattache des attentes concrètes d'une poursuite et d'une escalade de la catastrophe. Il est important de retenir qu'il s'agit d'un pronostic et non d'un jugement de valeur. On peut naturellement dire qu'après 1945 la situation de l'Europe, et en particulier de l'Allemagne, était une catastrophe — mais ce serait un *jugement moral*, et Adorno n'a pas parlé de cela. Un tel jugement de valeur pourrait s'appuyer sur le fait que la normalité d'après-guerre a presque partout rendu la catastrophe invisible, de sorte qu'en dépit de tout l'intérêt manifesté par les historiens, de toutes les commémorations et de l'entretien des monuments, l'on peut vivre en Allemagne, en Europe, sans avoir connaissance d'aucun génocide. Sur la tentative d'anéantir

tous les Juifs d'Europe, Hannah Arendt a eu ces phrases célèbres : « Ce fut là le véritable choc. Auparavant, on disait : Eh bien, oui, on a des ennemis. C'est bien naturel. Pourquoi voudrait-on qu'un peuple n'ait pas d'ennemis ? Mais ça, c'était différent. Ce fut vraiment comme si l'abîme s'ouvrait. Parce qu'on a eu l'idée que toute autre chose aurait pu, d'une façon ou d'une autre, être encore une fois réparée, comme tout se répare un jour, en politique. Pas ça. Cela n'aurait jamais dû arriver. [...] Il s'est passé là quelque chose dont, tous, nous ne nous sortirons plus. »²¹ Mais qu'est-ce à dire ? On ne « répare » pas une mort, ni guère une souffrance. Tout meurtre est, comme il est dit dans *Macbeth*, une « déchirure dans la nature ». Si nous refusons — comme Hannah Arendt — d'intégrer la destruction des Juifs dans la série continue guerre et paix, dévastation et reconstruction, barbarisation et recivilisation, alors le fait que *c'est exactement ce qui s'est passé* après 1945 (et plus vite et plus à fond qu'après 1918), le fait qu'on s'est efforcé de *réparer politiquement* : par des transferts d'argent — certains scandaleusement tardifs —, par l'instauration d'une démocratie stable, par l'ancrage à l'Ouest, par la condamnation absolue de l'idéologie nazie et de l'antisémitisme, alors nous jugeons qu'il s'agit là d'un scandale moral. Ou bien nous n'y croyons pas, nous soupçonnons que la recivilisation des Allemands ne tiendra qu'aussi longtemps que demeurera stable la prospérité d'après-guerre, et qu'une crise économique flanquerait de nouveau tout par terre. Mais que gagne-t-on à se scandaliser moralement ? Personne ne peut sérieusement regretter que ne soient pas intervenues les catastrophes subséquentes pronostiquées par Adorno en 1944. Quoi qu'il arrive dans l'avenir à la République fédérale d'Allemagne — et même s'il s'agissait de nouvelles catastrophes touchant la civilisation —, celles-ci ne pourraient guère être interprétées comme résultant de la précédente, et l'on n'en conclurait pas davantage que les institutions démocratiques et les manières civiles des Allemands d'après-guerre n'étaient qu'une fantasmagorie, une fumée balayée par la première bourrasque. Bien des choses qui ont été faites après 1945, ou qui n'ont justement pas été faites, ont mérité des critiques sous l'aspect de la morale et de la justice, mais pour autant l'on ne peut guère souhaiter que dans ce pays (l'Ouest d'abord, et après 1990 l'ensemble) les choses se soient passées *tout autrement*. La « restauration » d'après 1945 ne fut pas celle de

Cet ouvrage a été composé par IGS-CP
à L'Isle-d'Espagnac (16)



Confiance et violence. Essai sur une configuration particulière de la modernité Jan Philipp Reemtsma

Cette édition électronique du livre
Confiance et violence. Essai sur une configuration particulière de la modernité
de Jan Philipp Reemtsma
a été réalisée le 07 novembre 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070125463 - Numéro d'édition : 167552).

Code Sodis : N32162 - ISBN : 9782072311628

Numéro d'édition : 223496.